

Les étreintes de la résistance de Nazanin Pouyandeh

Admiration totale et assumée pour l'univers subjuguant et singulier de Nazanin Pouyandeh.

★★★★ Nazanin Pouyandeh. *Sous l'étoffe du monde* Peintures. Ou Galerie Templon, rue Veydt 13, 1060 - Saint-Gilles www.templon.com Quand Jusqu'au 7 juin, du mardi au samedi de 11h à 18h.

Somptueuse et envoûtante, la peinture de Nazanin Pouyandeh célèbre la liberté absolue de créer. Dans un éclat de couleurs, de références et d'irrévérences, l'artiste franco-iranienne déploie un univers où le plaisir du geste rejoint l'émancipation du regard. Une œuvre incandescente, ju-

bilatoire, qui s'inscrit dans la lignée des plus grands tout en inventant sa propre légende.

Son œuvre est teintée par son histoire personnelle. Née à Téhéran en 1981, Nazanin Pouyandeh a dû fuir l'Iran à l'âge de 18 ans suite à l'assassinat politique de son père. Reçue à l'École des beaux-arts de Paris, elle intègre l'atelier du peintre Pat Andrea, artiste dont elle héritera d'un goût pour l'étrangeté formelle, pour l'ambiguïté, pour la porosité des frontières entre rêve et réalité. Aux cimes de la galerie Templon, qui nous offre la première occasion de découvrir l'artiste en Belgique, une quinzaine de toiles de formats variés majoritairement signés entre 2024 et 2025. Toutes révélatrices de son thème phare: la peinture comme expression de plaisir et d'émancipation. Une peinture nourrie de sa double culture, entre Orient et Occident,

qui porte de manière vibrante la marque d'un exil transformé en terre d'expression.

Peuplée de figures féminines, son œuvre témoigne d'une puissante démarche de réappropriation du regard et des récits. Dans son œuvre, les femmes ne sont pas des muses. Elles sont souveraines. A la fois amoureuses, sexuelles, guerrières et résistantes, elles ne racontent plus l'histoire des hommes, elles inventent leur propre mythe. Elles fument, dansent, jouissent, créent, s'allongent, conspirent... Elles s'y serrent les coudes et prennent le contrôle du récit. Elles évoquent tour à tour Judith, Salomé, Eve, Kali, les *Trois Grâces*... Débarrassées de toute culpabilité, elles deviennent les détentrices d'une puissance symbolique. Aussi désirables que destructrices, certaines affirment leur pouvoir sur les hommes qu'elles attirent, envoûtent et consomment. L'acte sexuel nous apparaît dès lors comme un piège tendu, une danse mortelle où l'homme avance vers sa propre extinction. A chaque pulsion répond une menace, à chaque caresse, un vertige. L'élan vital frôle l'abîme. Eros et Thanatos ne se contentent pas de se croiser, ils se fondent l'un dans l'autre. L'artiste elle-même explique: "Quand on fait l'amour, ce n'est pas que pour le plaisir, c'est aussi un acte de survie, notre lutte inconsciente contre la mort. L'acte de la création, c'est pareil, c'est un acte contre notre impuissance face à la mort." Y compris quand la scène se déroule sur un champ de ruines, dans des paysages brûlés ou dans un décor aux murs fissurés, la sexualité est célébrée comme un chant de liberté.

Regards sur des femmes entre elles

Autre constante, les scènes réunissant des femmes. Amantes ou amies, le spectateur est libre d'y projeter ses propres fantasmes. Dans *Les Acrobates*, ces femmes complices sont saisies allongées, en plongée, formant une pyramide humaine avec un jeu des bras qui évoque la déesse Kali (laquelle incarne l'énergie féminine, la créativité et la fertilité). Un tel compagnonnage reflète l'expérience de Nazanin Pouyandeh, élevée dans un Iran où les filles et les femmes évoluent ensemble, éloignées des hommes, dans une proximité très agréable et dénuée de désir.

Clé de lecture fondamentale, les textiles sont ici bien plus que des éléments de décor. Draps, tapis, rideaux, voiles, nappes, soieries ou textiles synthétiques aux motifs souvent orientaux (arabesques, végétaux ou floraux) s'invitent dans la composition avec une puissance visuelle rare. Les étoffes agissent. Elles envahissent l'espace. Elles sont actrices du récit. Elles habillent les corps, elles recouvrent les meubles, elles structurent l'espace pictural. Le textile est également un lieu de tension. La lourdeur d'un brocart voisine avec la transparence d'un voile, dans un rapport entre opacité et révélation. Parfois, l'étoffe s'ouvre légèrement, laissant apparaître un sein, une cuisse, une main suspendue. Jamais gratuitement. Chaque fragment dévoilé l'est à dessein,



"Marina à trois têtes", 2024, huile sur toile, 81 x 65 cm.



"Shunga V", 2024, huile sur toile, 130 x 162 cm.

brassant autant la perspective ornementale que le symbolisme. Langage du désir ou seconde peau, l'étoffe devient alors une frontière entre visible et invisible, entre protection et exposition.

Une jubilation du regard

L'œuvre de Nazanin Pouyandeh s'inscrit résolument dans la grande tradition picturale, à travers une multitude de références et d'hommages à l'histoire de l'art. Ces citations ne relèvent pas de simples clins d'œil : elles expriment une volonté affirmée de prolonger, dans une esthétique contemporaine, le dialogue avec les grands maîtres (Caravage, Ingres, Goya, Matisse...). L'artiste développe une démarche profondément référentielle, tissée de strates culturelles diverses, réinterprétées avec exigence et intelligence. Ses toiles sont saturées de références à la peinture classique européenne, mais aussi aux shunga japonais (ces estampes érotiques représentant des couples dans des positions improbables), à la miniature persane, à l'art tribal... jusqu'aux esthétiques les plus contemporaines.

Tout y cohabite avec naturel, sans hiérarchie, brouillant les frontières temporelles comme géographiques. L'artiste elle-même se définit

comme un patchwork culturel, refusant toute vision figée de l'identité. Son travail reflète cette vision fluide : des éléments venus de tous continents et de toutes époques s'entrelacent librement. Dans *La Ronde*, une femme peint d'autres femmes qui dansent devant *La Danse* de Matisse, dans *Les Intellectuelles*, un livre ouvert sur *Le Concert* de Caravage est posé près d'un crocodile en bronze... Rien n'est laissé au hasard, chaque détail est chargé (un galon de coussin, un bijou, un ouvrage, une pomme mordue...). À mille lieues du simple hommage, chaque citation est un acte d'incarnation, une revendication de continuité : la peinture se transmet, s'actualise, se régénère.

Par ces mises en abîme, par le tableau dans le tableau, elle affirme que son œuvre ouvre plusieurs dimensions à explorer. D'ailleurs, plus on regarde sa toile, plus on remarque quelques "maladresses" ou subtiles dissonances venant troubler notre perception. Autant de détails nous faisant entrevoir un réel qui vacille, se dérobe sous nos yeux. À l'image de scènes oniriques dans lesquelles les proportions flottent, les

échelles prennent des libertés troublantes ou évanescences.

Ces combinaisons ne sont pas anecdotiques : elles traduisent une jubilation du regard, une joie de peindre. L'artiste elle-même l'exprime : "La peinture est l'acte suprême, l'acte d'une liberté totale et jouissive." Jouissive et existentielle. À travers son œuvre, on ressent que la peinture n'est pas seulement un lieu de plaisir. Peindre, c'est survivre. Créer, c'est se sauver.

Langage du désir ou seconde peau, l'étoffe devient une frontière entre visible et invisible, entre protection et exposition.

C'est aussi laisser une trace de son passage sur terre et toucher l'immortel. Traversée par une tension constante entre l'intime et le politique, chaque toile est un acte de résistance et de résilience. Ses multiples couches de lecture nous proposent une réflexion profonde sur la condition féminine, l'acte de création, la mémoire culturelle, et le pouvoir inaltérable de l'image. Et chacune de ses peintures – vivantes, vibrantes, habitées et résolument libres – se présente comme des palimpsestes visuels. Des énigmes laissées en partage. Une œuvre suggérée, codée, à lire entre les plis...

Gwennaëlle Gribaumont